



Rives méditerranéennes

48 | 2014

Essai d'ego-histoire collective

Histoire et récits

Entretien de Jean-Noël Pelen avec Maryline Crivello et Isabelle Luciani

Jean-Noël Pelen, Maryline Crivello et Isabelle Luciani



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/4700>

DOI : 10.4000/rives.4700

ISBN : 2119-4696

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 219-236

ISBN : 2103-4001

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Jean-Noël Pelen, Maryline Crivello et Isabelle Luciani, « Histoire et récits », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 48 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4700> ; DOI : 10.4000/rives.4700

Histoire et récits

Entretien de Jean-Noël Pelen

avec Maryline Crivello et Isabelle Luciani



Ethnologue, Jean-Noël Pelen a fait sa carrière au CNRS. À partir de terrains cévenols et provençaux, il a travaillé sur divers objets – littérature et mémoire orales, photographie, tauromachie, exclusion, mystique de la nature – dont il a relié les problématiques dans une anthropologie des narrations. Il a marqué son parcours d'un intérêt particulier à l'histoire et à ses représentations et a coordonné, dans ce sens, diverses équipes et programmes à Telemme.

Maryline Crivello est Professeur d'histoire moderne à l'Université d'Aix-Marseille, spécialiste des représentations de l'histoire. Elle dirige l'UMR 7303 TELEMME de la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme depuis février 2012. Membre de ce laboratoire depuis sa fondation, elle a coordonné successivement plusieurs groupes de recherches et a publié des ouvrages sur les usages du passé.



Isabelle Luciani est Maître de conférences à l'Université d'Aix-Marseille et membre de l'UMR Telemme depuis 2002. Spécialiste des pratiques d'écriture à l'époque moderne, elle a fait sa thèse sur les pratiques sociales de la poésie française au début du XVII^e siècle, et poursuit actuellement ses travaux sur les formes de construction de soi à travers l'écriture quotidienne. Elle dirige le groupe de recherche Écritures de soi – XVI^e-XXI^e siècles de l'UMR.



Le parcours de Jean-Noël Pelen a profondément marqué l'originalité d'une unité de recherche qui, dès sa fondation, ne construit pas seulement une aire culturelle, mais aussi un questionnement des individus dans leur manière complexe d'être au monde dans le Temps, l'Espace et le Langage. Cette originalité, le seul ethnologue de l'unité ne l'a pas portée en chercheur solitaire. Au contraire il a rapproché, dès le séminaire *La production du récit collectif*, historiens, linguistes et anthropologues conduisant, au travers de colloques et ouvrages – dont *Individu, récit, histoire*, publié en 2008 avec Maryline Crivello – à l'élaboration de cet objet pluridisciplinaire qu'est le récit. Il est vrai que Jean-Noël, depuis sa thèse conduite sous l'égide d'un ethnolinguiste – Jean-Claude Bouvier – et d'un historien de la mémoire orale – Philippe Joutard –, puis sa direction de l'interdisciplinaire CREHOP, a toujours inscrit sa démarche dans un rapport à la temporalité de l'histoire. Les objets qu'il parcourt – conte, tauromachie camarguaise, photographie, récits d'exclusion... – sont marqués par l'identité de sociétés fidèles à leurs valeurs, comme par le changement qui singularise le récit, pour chacun des acteurs, dans l'injonction du progrès ou dans la résistance.

Cette attention aux acteurs, la légitimité de leurs narrations comme source – préservée par la phonothèque – d'un savoir historique et social, ont inspiré ma démarche de doctorante. Maryline, me voyant en butte au trouble de certains collègues pour ces versificateurs sans intérêt évident, m'encourage, en 1998, à initier le dialogue avec Jean-Noël. En fréquentant son séminaire, puis l'équipe *L'expérience du passé. Transmissions, réappropriations, configurations*, dont Maryline et Jean-Noël sont responsables de 2004 à 2007, j'ai construit sur des bases conceptuelles renouvelées les questionnements que je poursuis sur les écritures de soi comme légitimation dans un monde commun. Je dois beaucoup au groupe *Identités narratives* que nous avons coordonné de 2007 à 2010, mais aussi au beau livre publié en 2004 par Jean-Noël avec Béatrice Mésini et Jacques Guilhaumou, *Résistances à l'exclusion*. C'est ici l'acte même de "se faire enregistrer comme existant" qu'il s'agit d'appréhender, sans céder au discours déceptif sur la duplicité ou la naïveté des acteurs devant cette performance qui donne sens à la vie. Il en va de la réflexivité du chercheur, aujourd'hui étudiée par l'ANR *Histinéraires* dont Maryline est responsable pour l'UMR. Comme il en va de la diversité des acteurs étudiés par les groupes *Figures du temps*, sous l'égide de Maryline, et *Écritures de soi*, que je coordonne avec Valérie Piétri. De *La quête des ancêtres*, journées organisées par Jean-Noël et Maryline en 2005, à *L'incorporation des ancêtres*, que j'ai coorganisée en 2013, il y a plus qu'une filiation thématique : une filiation méthodologique, dans la lignée d'une anthropologie historique du récit ouverte aux discours et aux objets du quotidien.

Isabelle Luciani

Maryline Crivello - Jean-Noël, peux-tu nous présenter ton parcours de recherche, entre la soutenance de ta thèse, en 1978, jusqu'à celle de ton habilitation, en 1992, qui avait pour titre *La Parole et l'Histoire* ?

Jean-Noël Pelen - J'ai commencé à enquêter dans les Cévennes en septembre 1972, sur la mémoire orale d'une façon assez large, mais plus particulièrement sur ce qu'on appelle les œuvres orales – c'est-à-dire essentiellement le conte et la chanson populaires –, sur lesquelles j'ai fait un important collectage pendant quelques années, puis une thèse soutenue en 1978 : *Le conte et la chanson populaires de tradition orale en Cévennes rurales d'hier et d'aujourd'hui*. Cela sous une double direction : celle d'un dialectologue, Jean-Claude Bouvier, directeur de *l'Atlas linguistique de Provence*, et celle d'un historien promoteur de l'histoire orale, Philippe Joutard, qui achevait sa thèse sur *La légende des Camisards : une sensibilité au passé* (Paris, Gallimard, 1979). Cela concerne la suite de l'histoire, puisque ces personnes ont été très actives dans l'innovation et la structuration de la recherche en sciences humaines à l'Université de Provence.

J'ai donc travaillé quelques années sur les œuvres orales, puis sur la mémoire orale en général. Ce qui m'intéressait dans les œuvres orales, c'était ce qui est constitutif de l'oralité : la transmission, la tradition, concepts que les historiens acceptent souvent mal car ils les croient contraire à la notion d'histoire, mais dont les ethnologues interrogent les spécificités. Il m'intéressait beaucoup de dépasser les œuvres isolées, sur lesquelles se penchent les folkloristes, pour la cohérence globale de la mémoire. Qui dit mémoire dit récit et dit représentation de l'histoire.

Maryline Crivello - Ton livre sur *Le conte populaire en Cévennes* (Paris, Payot, 1994) a permis un collectage de contes, des formes de récit qui étaient en train de disparaître.

Jean-Noël Pelen - Oui. Il y avait un aspect collectage qui n'existe quasiment plus aujourd'hui, parce que les témoins, peut-être, ont disparu, en tout cas les témoins de ce type de savoirs : les savoirs oraux, les œuvres orales qui se sont évanouis du paysage, de la culture, devant la généralisation de l'écriture, de la télévision... J'ai fait une thèse lourde, qui devait faire 1000 pages, parce qu'il y avait une collection d'œuvres, de la matière qui était considérée comme ayant de la valeur en elle-même. Le matériau était considéré comme un "en soi". Il y avait le commentaire érudit et interprétatif sur le matériau, et puis il y avait le matériau lui-même, qui venait documenter la culture, une mémoire, parce que cette culture échappait, ou avait échappé jusque-là, à l'écriture et à l'enregistrement. La collecte en tant que telle relevait d'un savoir-faire, était considérée comme une performance de recherche.

Maryline Crivello - La forme du conte "populaire", sa structure, en font un genre narratif spécifique.

Jean-Noël Pelen - On va dire que c'est un continuum des études sur le conte, plus que sur la chanson d'ailleurs, que de s'interroger sur la *forme* du conte. Les gens qui se sont penchés sur la culture orale, pour montrer que c'était une culture, que c'étaient des œuvres, précisément, s'intéressaient à sa forme. Aussi, j'ai fait comme tout le monde : je me suis intéressé à la forme, aux conditions de transmission, aux ritualisations, ce qu'on appelait alors les "institutions de transfert", pour faire valoir que ces œuvres relevaient d'un véritable espace de culture. Il y avait dans la recherche une espèce de démonstrativité de la légitimité des œuvres orales. Démonstrativité quasi militante envers la culture dite populaire, qui infléchissait les orientations et les problématiques. Mais de cela, on ne s'en rend compte qu'*a posteriori*...

Maryline Crivello - Donc tu as rencontré des conteurs. Tu te souviens de certains d'entre eux ?

Jean-Noël Pelen - Oui, beaucoup. Certains ont été des maîtres pour moi, et leur savoir, complètement décalé avec ce que nous connaissons aujourd'hui, me travaille encore. Je pourrais presque dire me tourmente. J'ai pris mon petit baluchon et je me suis promené dans les Cévennes pendant des années, en voiture, parfois à pied, pour arriver dans des fermes qu'on dirait aujourd'hui "perdues" – parce que c'est une représentation de la société qui veut que là-bas ce soit "perdu", mais qui en fait sont aussi centrales qu'ailleurs –, où il y avait des personnes qui relèveraient aujourd'hui d'un temps antique : elles auraient désormais autour de 130 ans... J'étais très à l'écoute : c'était mon travail d'écouter, de savoir écouter, de savoir entendre. Je travaillais au magnétophone, et j'ai collecté des centaines d'heures de récits et de témoignages. C'est quelque chose qui existe beaucoup moins aujourd'hui, et on peut encore souligner ce changement. La qualité de l'écoute est consubstantielle à la constitution du matériau. C'est une qualité de recherche.

J'ai déposé il y a quelques années mes enregistrements à la Phonothèque de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, dont j'ai été, avec Philippe Joutard et Jean-Claude Bouvier, à l'initiative. C'est une autre partie de l'histoire.

Maryline Crivello - Et quelle était la fonction du conte ?

Jean-Noël Pelen - La fonction du conte, c'est dans un premier temps de divertir, comme le football divertit, comme le cinéma divertit... Mais, derrière cette fonction de divertissement, il y a des modèles sociaux, des modèles culturels, des valeurs. Les

gens en général ne commentaient pas les contes, il n'y avait pas de morale explicite, contrairement aux contes de Perrault ou à la façon dont l'institution scolaire s'est un temps emparée des contes, en imaginant qu'ils portaient une morale explicite. Mais s'il n'y a pas de morale, il y a des modèles de comportements, et sans qu'on en tire une leçon claire au moment de la transmission, ces modèles fonctionnent comme modèles, avec leur feuilletage de sens, et travaillent les représentations. On dit que ça aide les enfants à grandir, notamment les contes merveilleux, ce qui est une réalité (bien qu'ils étaient aussi autrefois des contes d'adultes), mais ça aide surtout toute la structure sociale à se reconnaître ou à ne pas se reconnaître dans des récits référents, comme l'ont fait par la suite la littérature, le cinéma, l'école... qui, au fond, ont remplacé le conte. Les contes qu'on transmet en Cévennes, en Provence ou Bretagne aux XIX^e-XX^e siècles, à l'époque où œuvrent les collecteurs, sont des contes qu'on trouve déjà au XVIII^e, au XVII^e, et même au Moyen Âge. Cela interroge l'histoire des mentalités sur la longue durée.

Pour revenir à ta question et à mon histoire, ce qui m'a un peu différencié de certains collecteurs, c'est que si je me suis intéressé à une culture qui certes disparaissait – le conte et la chanson populaires –, j'ai considéré d'emblée ces objets comme évolutifs, malgré qu'ils aient une évolution lente, alors que les anciens folkloristes voyaient en eux des objets fixes, ce qui était relativement vrai, mais aussi relativement faux. J'ai vu en eux des objets historiques. Et dans le même temps, j'ai interrogé la façon dont ces objets ouvraient sur des représentations de l'histoire.

Si l'on prend les corpus de contes ou de chansons en Cévennes, on peut voir en eux une historicité. Quoique traditionnels, c'est-à-dire transmis selon un mode de mémorisation strictement oral ou peu s'en faut, ils sont modelés par l'histoire. Et en même temps, comme récits référents, ils modèlent les représentations de l'histoire, et donc *in fine* l'histoire. On pourrait prendre des exemples. L'avènement, à partir des années 1880 dans les Cévennes, de ce qu'on appelle les « chansons de villages », chansons d'identité villageoise, est contemporain d'une mise en question des territoires anciens, de la façon dont les gens se projetaient sur ces territoires. Avant le XIX^e siècle, il n'y a pas d'imaginaire ou de revendication de l'identité cévenole en tant que telle : l'identité cévenole commence à apparaître au moment où le pays ancien se défait devant l'émergence de l'industrie et des moyens de communication comme le train, le télégraphe... Face à cette remise en cause de l'identité territoriale comme pratique, d'autres espaces référentiels se construisent, qui sont des espaces de résistances, de recompositions. Les chansons de villages y participent. Face à l'ouverture traumatisante du territoire, l'identité de village sert de refuge. Les chansons de village sont créées dans ce contexte historique et participent aux représentations de l'histoire en créant contre celle-ci un havre presque immobile. L'histoire peut advenir puisque le village, typifié dans les chansons, persiste.

Maryline Crivello - Tu t'es beaucoup intéressé à l'idée de Progrès au XIX^e siècle, à ce grand mythe qui émerge au temps des débuts de l'industrialisation.

Jean-Noël Pelen - Oui. Ça a été pour moi une grande leçon d'histoire, sur l'histoire aussi comme discipline. Lorsqu'on lit le récit du progrès tel qu'il a été construit par les historiens et tel qu'il a été raconté par la société qui a été établie par le progrès, on a l'illusion, remise en cause aujourd'hui, que le progrès a été univoque, c'est-à-dire que tout le monde s'est engouffré, comme Victor Hugo, dans cette mythologie incroyable et en même temps légitime, puisque les progrès techniques étaient réels : le chemin de fer a bien circulé. On a beaucoup de mal à se représenter aujourd'hui ce que cela a pu engendrer de modifications de la perception de l'espace et donc de la cohésion ancienne des êtres au monde. Les êtres vivaient dans un espace qui était marché, au sens strict, qui était rapporté, on pourrait dire, à la culture et aux possibilités du corps *stricto sensu*. Une grande part de l'expérience du réel, dont l'expérience sociale, se faisait à l'échelle de la marche. On pourrait détailler la description... Et puis, cet espace a été tout à coup déchiqueté par un outil qui s'appelle chemin de fer, notamment, mais aussi le télégraphe, par exemple, qui a mis les gens dans une relation quasi instantanée à distance. Il y a eu une véritable explosion des pratiques et représentations anciennes, et malgré ce, l'histoire telle qu'elle s'est écrite, telle qu'elle a été racontée, rapporte que tout le monde s'est engouffré là-dedans en chantant, qu'on est parti la fleur au fusil, dans cette nouvelle expérience du monde comme une panacée.

Mais non. Tout le monde ne s'est pas engouffré avec le même entrain dans cette fièvre du changement. Une multitude incroyable de témoignages, depuis la foule des contes facétieux narrant l'inquiétude face aux "progrès" technologiques jusqu'aux écrits patents des folkloristes, témoigne d'une résistance, d'une critique dès l'origine envers les mutations du progrès. Assez fréquemment, les gens jetaient des pierres sur les trains. Parce que si beaucoup trouvaient que c'était bien d'aller vite, beaucoup trouvaient aussi que ce n'était pas si intéressant que ça, que ça ne valait pas vraiment le coup de bouleverser la montagne, de faire des talus, d'installer des rails. La sensibilité d'un David Henry Thoreau a été en fait assez partagée, on pourrait même dire avec finesse et profondeur. On pourrait amplement le montrer. Les gens allaient voir la construction des chemins de fer avec émerveillement, mais beaucoup se demandaient : « Pour quoi faire ? Au fond, pour quoi faire ? À quoi ça sert ? » La modernité a été très vivement critiquée dans tous ses aspects, et peut-être le plus violemment dans le changement de mentalités qu'elle a opéré, le sentiment méprisant de supériorité qu'elle a installé chez ceux qui en étaient les adeptes ou les bénéficiaires vis-à-vis de ceux qui ne l'étaient pas. Il y a eu, chez ces derniers, une intériorisation parfois incroyable du discrédit de soi dont beaucoup de témoignages attestent. Beaucoup de folkloristes ou de témoins plus ordinaires rapportent aussi

à quel point ledit "progrès" a détruit une part du lien social, dès l'origine, et ainsi qu'on a pu le dire plus tard, pareillement, dans les années 1960, de la télévision.

Mais l'histoire, qui ne se fait généralement que du point de vue de ce qui est advenu, n'a pas daigné se pencher sur ces faits et les narrer, parce qu'ils n'allaient pas, justement, dans "le sens de l'histoire". La discipline historique a grandement participé à l'établissement du Grand Récit du Progrès.

Le mythe du progrès a été l'imaginaire de la domination inéluctable et totale du monde par la technique et la science, qui allaient libérer l'homme et le conduire dans un bonheur arraché à la contingence du réel et qui n'irait que croissant. C'est un mythe scientifique et univoque qui ne laisse aucune place à aucune autre représentation que la sienne.

Mon grand-père, par exemple, qui est décédé en 1976, Lucien Pelen, je l'ai toujours connu, avec ma grand-mère, dans cette idéologie indéconstructible, sans faille, du progrès. Je me rappelle très bien de leur représentation des temps, qui était que le monde n'irait toujours que mieux, et ils l'ont quitté avec cette certitude heureuse que leurs enfants et leurs petits-enfants seraient plus heureux qu'eux, plus riches, mieux nourris, plus libres. Sans percevoir encore qu'à partir du moment où on est entrés dans cette logique de possession, de domination du monde, le monde en même temps se détruisait de ses équilibres anciens, à la fois écologiques, comme on le voit aujourd'hui, et aussi humains.

Cette mythologie du progrès a aujourd'hui atteint ses limites, parce que la planète a ses limites, l'atmosphère a ses limites, et que l'homme ne peut pas indéfiniment consommer tout cela, ainsi qu'on imaginait à l'époque. Quand j'étais petit, j'imaginais que le mistral nettoyait tout. Mais le mistral ne fait que mélanger ce qui est déjà là. On imaginait que Marseille, c'était pollué, mais que quand le mistral soufflait, ça redevenait pur. Ça a été vrai pendant quelques décennies, puis petit à petit, tout s'est mélangé et le mistral ne fait que revenir avec les déchets qu'il a emportés la fois d'avant !

Tout cela m'a beaucoup intéressé pour diverses raisons. Parce que c'est un objet en quelque sorte total : les faits les plus menus d'apparence y sont liés à un Grand Récit extrêmement fort. On est ainsi obligé sans cesse d'intégrer dans la compréhension une diversité d'échelles. Parce que les faits les plus menus y ont beaucoup de sens. Parce que, par rapport à la vision dominante du progrès, à laquelle la discipline historique a donc participé, il y a une relecture à faire. Il faut aller à l'encontre du sens qui a été établi. Déconstruire le sens qui a été donné. C'est un travail minutieux d'ethnographie historique, et de réflexion sur l'histoire. Cette problématique du progrès a traversé la plupart de mes objets.

Maryline Crivello - Tu as également interrogé l'image, la photographie, en particulier. Comment as-tu évolué dans ton parcours ? Je me souviens aussi de ce livre, *L'homme et le taureau*, un ouvrage majeur dans ton itinéraire. Pourquoi un tel sujet ?

Jean-Noël Pelen - S'il y a un fil conducteur dans mes travaux, qui pourraient apparaître de l'extérieur comme hétéroclites puisque que j'ai travaillé sur les œuvres orales, la mémoire de la vie quotidienne, puis la tauromachie de tradition camarguaise, la réception populaire de la photographie entre 1880 et 1920, les récits de l'exclusion et la mystique de la nature, c'est leur rapport aux représentations de l'histoire, ainsi qu'on vient d'ailleurs de l'évoquer.

La tauromachie de tradition camarguaise se met en forme surtout au XIX^e siècle, lentement, à partir de 1840 date ronde, comme les premiers écrits explicites contre le progrès, et se construit tout au cours du XIX^e... Il faudrait suivre cette mise en place. C'est une forme de jeu, on pourrait dire de ritualité, qui honore le sauvage, autour d'une quasi déification du taureau Camargue comme être incarnant l'essence inaltérée d'un territoire dont, précisément, il porte le nom. Ce territoire est perçu dans l'ensemble de la basse Provence comme une réserve du sauvage, tel qu'il est chanté par ailleurs par les poètes comme le marquis Folco de Baroncelli ou Joseph d'Arbaud qui en font clairement une réserve contre l'histoire.

Tout cela s'explique. Qui chante le sauvage ? Les gens qui en sont privés, d'une certaine façon. Ce ne sont pas en premier lieu les ruraux de Camargue, ceux qui restent dans les terroirs, dans les étangs, qui ont besoin de se créer une mythologie. Ce sont les gens qui en sont extraits d'une manière ou d'une autre, et qui, à juste titre ou non, ont une nostalgie – la question de la nostalgie est très intéressante mais on ne va pas la traiter – de quelque chose d'irréremédiablement perdu. À partir de l'héritage de pratiques anciennes attestées – l'élevage du taureau Camargue et les jeux des valets de ferme –, ils élaborent un rite, une mythologie, un espace imaginaire de la sauvagerie qui permet de conserver quelque chose contre le temps, contre l'histoire qui bouleverse tout.

On va ainsi accéder à l'histoire et pratiquer le progrès, on va prendre le chemin de fer et utiliser le télégraphe – pour en rester à ces exemples parlants mais qui sont loin d'être uniques –, mais pour équilibrer les représentations et ne pas se sentir totalement égaré, on se crée un "réservoir" de sauvage. Toute la tauromachie camarguaise, jusqu'à nos jours, atteste de cela et du fonctionnement de ce modèle. Dans le creuset de l'arène, on se ressource.

Quand on regarde la construction de toutes ces petites arènes de villages, c'est remarquable. Si on revient dans le temps, entre 1880 et 1920 par là, on peut songer à tout ce qu'il a fallu de convictions, de décisions, de réunions de conseils municipaux, d'argent et d'actes multiples pour bâtir, en bois puis en pierre, au milieu des villages et des bourgs, des arènes pour recevoir des taureaux ! Il faut que cela

réponde à une nécessité profonde, car c'est formellement d'une totale absurdité ! Il faut une mythologie puissante pour en arriver là. Et si la tauromachie camarguaise est pour partie œuvre de "mainteneurs", il y a fallu une forte réception et adhésion populaires pour accompagner son avènement. Il faut penser les choses comme ça (*L'homme et le taureau en Provence et Languedoc : histoire, vécus, représentations*, dir., Grenoble, Glénat, 1990, en collaboration avec Claude MARTEL).

Je me suis posé la même question pour la photographie, fait culturel majeur. Elle est créée en 1839, et elle se diffuse d'abord auprès des gens qui sont proches du progrès, donc dans les villes... Il y a tout de suite des usages symboliques très visibles, par exemple les photographies *post-mortem* qui apparaissent immédiatement. On a l'illusion, lorsqu'on crée la photographie, qu'elle capte le réel, qu'elle est une représentation vraie et fidèle de la réalité, ce qui est à la fois juste et faux, et qu'on peut presque, par son moyen, arrêter le temps, garder mémoire. Et l'une des premières choses qu'on va faire, ce sont les portraits post-mortem, c'est-à-dire qu'on va garder l'image des morts, comme si cela les rendait impérissables.

Quand elle arrive dans les campagnes, à partir des années 1860-1880, dans les pays "profonds", loin des villes, loin des centres d'innovation, elle prend, avec des échos lointains, ce même rôle. Les gens ont un outil incroyable pour échapper à la disparition, en quelque sorte, et tout au moins s'ennoblir d'être représentés. C'est de cette manière qu'on peut comprendre les photographies de paysans qui sont faites à l'époque : on ne prend pas les paysans en sabots, il y a très peu de photographies que l'on dirait aujourd'hui ethnographiques. On ne prend les paysans qu'endimanchés, avec la cravate, les femmes bien habillées... On se présentait dans ses plus beaux atours, parce que d'abord on devenait l'égal du bourgeois ou du noble qui, avant, s'était fait peindre alors que le petit peuple n'avait pas accès au portrait, et en même temps, on avait l'illusion qu'on échappait, donc, à la disparition. Les visages des morts, jusqu'à présent, n'existaient pas. Les représentations de tout ce monde disparu n'existaient pas. Et à partir de là, le monde échappe à la disparition, ou a l'illusion d'y échapper. Toute la production photographique populaire, durant les quelques décennies où la photographie se diffuse dans les campagnes et où elle devient une représentation peu à peu ordinaire, peut être interprétée comme une pratique d'ennoblissement de soi, au sein d'horizons d'appartenance divers.

Ce qui m'intéressait dans la photographie, pour terminer là-dessus, c'est donc à la fois le fait que c'est une technique éminemment historique, qui apparaît à un moment donné de l'histoire qui correspond à ce qu'on a dit, qui est confluente avec tous les autres progrès technologiques, elle représente la modernité, puisqu'elle est une modernité, et en même temps elle représente un rempart contre la modernité, puisqu'elle permet de ne pas disparaître face à elle (il faudrait préciser !). Donc, elle est à la fois produite par l'histoire et représentation de l'histoire (*L'image et le regard. Les Cévennes et la photographie (1870-1930)*, Montpellier, Presses du

Languedoc, 1993, en collaboration avec Daniel TRAVIER).

Maryline Crivello - Entre 1987 et 1993, tu es directeur du CREHOP, Centre de Recherches sur les Ethnotextes, l'Histoire Orale et les Parlers régionaux, un centre qui est rattaché au CNRS. Peux-tu préciser quelles étaient les missions de ce centre ? Peux-tu inscrire les objectifs du CREHOP dans ce moment de la percée de l'histoire orale en France ?

Jean-Noël Pelen - Oui, tout à fait. J'ai été directeur du CREHOP à partir du moment où Jean-Claude Bouvier est devenu président de l'Université de Provence. Je l'ai été jusqu'en 1993. Après, plusieurs centres aixois se sont fondus dans Telemme. L'histoire du CREHOP est très marquée par le contexte culturel et scientifique de l'époque. Le CREHOP a été fondé en 1979 dans une confluence d'intérêts entre trois composantes initiales, notamment autour de ce qu'on appelle aujourd'hui le *récit*.

Il y avait d'abord les dialectologues. La dialectologie a été une composante très forte de la recherche en France durant quasiment tout le XX^e siècle. C'est une science de terrain qui a collecté, pendant quasiment un siècle, les parlers régionaux des langues de France, en s'intéressant particulièrement à leur variation géographique. Cela a donné lieu à ces énormes publications du CNRS que sont les atlas linguistiques, dont nombre se sont faits à Aix, justement au CREHOP grâce à Jacques Tourrel. C'était avant tout une cartographie des mots.

Je faisais ma thèse avec Jean-Claude Bouvier, qui était directeur de l'*Atlas linguistique de Provence* mais qui fut aussi directeur du Greco des Atlas (Groupe de recherche coopérative), et je recueillais des récits. Il y a, des mots aux récits, un changement d'échelle si l'on peut dire, un changement d'objet linguistique. Les dialectologues voyaient se profiler l'achèvement des atlas et désiraient rebondir vers le futur, ouvrir leur problématique en élargissant leur collecte jusqu'au discours. C'était à la fois pour des raisons d'intérêt et de conjoncture scientifiques, mais aussi en résonance aux sensibilités régionalistes de l'époque, auxquelles les dialectologues, par leur objet même et leur proximité au terrain, étaient singulièrement sensibles. Particulièrement dynamiques dans ce cadre-là ont été des personnalités scientifiques comme Xavier Ravier, Marie-Rose Simoni ou Jean-Baptiste Martin, tous trois directeurs de recherche au CNRS, et que l'on voyait souvent à Aix. Proche du récit et de Jean-Claude Bouvier, si je puis dire, j'ai donc été recruté au CNRS en 1978 dans le Greco des Atlas pour porter cette dynamique de la collecte et de l'analyse des récits.

Puis il y avait l'histoire orale, heureusement représentée à Aix par Philippe Joutard, qui en était l'un des principaux initiateurs en France, et qui s'intéressait aussi à la collecte de la mémoire populaire pour décrypter à travers elle les représentations narratives de l'histoire. Je dois dire que Jean-Claude Bouvier et Philippe Joutard

étaient alors inséparables, dans une amitié en quelque sorte militante envers la culture populaire, avant tout "régionale".

Enfin il y avait l'ethnologie, porteuse d'un intérêt de plus longue durée dans ce domaine de l'anthropologie des narrations, puisqu'il a débuté dès le XIX^e siècle. Le mouvement était animé par des ethnologues des régions, dont des figures marquantes comme Donatien Laurent en Bretagne, Charles Joisten et Christian Abry en Dauphiné, Daniel Fabre en Languedoc... Tout cela inséré, à des degrés divers, dans ce questionnement propre aux années 1970 qui était le régionalisme (les mouvements occitans et bretons en particulier), lequel était légitimé par quelque chose qui a totalement disparu et auquel on faisait référence comme à un slogan, qui s'appelait le "droit à la différence". C'est démodé !

Par une forme de conjoncture selon laquelle Aix réunissait à la fois la dialectologie, l'histoire orale et l'ethnologie, cette confluence se réalisait là particulièrement. Il y avait, autour de cette collecte et cette écoute des narrations populaires un engouement, on peut dire un enthousiasme quasi militant dont on a aujourd'hui difficilement idée. Il y a eu des dizaines voire des centaines de réunions dans lesquelles tous ces acteurs se rencontraient, échangeaient, et l'on se disait : « Il faudrait que l'on mette nos intérêts en commun, que l'on crée un espace de référence de ces problématiques sur le local, sur le récit, la mémoire, les langues ». Et on a eu l'idée de créer un centre qui serait ce lieu de rencontres et de travail sur cette confluence et qui va justement s'appeler le CREHOP, en 1979. Il y a tous les gens cités, mais les figures marquantes aixoises sont Philippe Joutard pour l'histoire orale, Jean-Claude Bouvier pour la dialectologie, et moi qui suis tout jeune à l'époque, qui représente un peu l'ethnologie. Au sein du CREHOP, travailleront longuement, dans une équipe qui fut amicale et très soudée, et je leur rends hommage : Claude Martel, Jacques Tourrel et Christine Dotto. Les ethnologues aixois ne seront pas vraiment intéressés, pour des raisons complexes. Ce centre porte ce nom très représentatif : *Centre de Recherches sur les Ethnotextes* – je vais dire ce que sont les ethnotextes –, *l'Histoire Orale* – la composante historienne de Philippe Joutard et des historiens de l'histoire orale – et les *Parlers régionaux*, la dialectologie.

Le premier mot, c'est *ethnotexte*, c'est lui qui fédère. C'est un mot très intéressant. Il y a *texte*, qui renvoie à *discours*, et *ethno*, qui ne représente pas tant une composante ethnologique que l'équivalent de *culture*. Ce qu'on a appelé à l'époque les *ethnotextes*, toujours au pluriel, c'est le "discours qu'une communauté donnée tient sur elle-même" – c'est la définition rapide et canonique –, au travers de divers modes d'expression : oralité, écriture, cartes postales... mais en réalité et surtout oralité. Il y aura beaucoup de débats là-dessus, autour de *culture populaire*, *mentalités*, *représentations*... Deux livres collectifs, théoriques et programmatiques, sont publiés par le CNRS : *Tradition orale et identité culturelle. Problèmes et méthodes*, en 1980, et *La recherche sur les ethnotextes : réflexions pour un programme*, en 1984, actes d'un

colloque passionné tenu à La Baume-lès-Aix en 1980, et auquel étaient présents tant l'historien Jean-Pierre Riou que l'ethnologue Jean-Michel Guilcher, alors président de la Société d'ethnologie française. Le premier ouvrage fut un *long-seller*, il a été réédité partiellement au Brésil en 1989. Il a été très cité.

Ce qui est marquant, à mon avis, dans cette notion de discours qu'une communauté tient sur elle-même, c'est qu'il y a, dans la notion-même d'*ethnotextes*, empathie au fait local, au fait régional, à l'expression de la spécificité ou de la différence. Il y a une légitimation des récits dans le simple fait de porter sur eux ce regard. La traduction brésilienne sous-titre : « *patrimônio oral e consciencia cultural* ». La démarche implique une reconnaissance de facto d'une légitimité culturelle que l'on patrimonialise en la collectant. En 1986 d'ailleurs, en résonance avec cette considération, nous avons créé une collection coéditée par Édisud et le CNRS avec ce titre significatif : *Parlers et cultures des régions de France*. D'où, en grande partie, ce succès, parce que il y a cette reconnaissance de cultures minorées ou qui se perçoivent comme telles. Et cela est vrai, globalement, pour les trois composantes disciplinaires en action.

Il y a ainsi cette confluence d'intérêts qui va créer ce centre, lequel va courir jusqu'à 1993.

Je m'occupais aussi de la Phonothèque. C'est moi qui en ai créé les fiches, en 1979, à la demande de Jean-Claude Bouvier, avec les trois entrées « enquêtes - bandes - informateurs ». On était très liés aussi à la Phonothèque nationale, avec Marie-France Calas, qui en était directrice, pour faire des dépôts d'archives sonores de témoins "ordinaires" au niveau national. C'était donc un mouvement général de la société, qui n'était pas représenté qu'à Aix. Il faut se rappeler que l'année 1980 avait été décrétée "année du Patrimoine", que cette même année était créée la Mission du patrimoine ethnologique qui dotait, entre autres, chaque région administrative d'un ethnologue régional ! À Carcassonne se crée en 1980 le Groupe Audois de Recherche et d'Animation Ethnographique, avec des intérêts proches, autour de Daniel Fabre, et cette même année, encore, l'Association valdotaine des archives sonores, dont nous avons été quelque temps presque les guides !

La recherche sur les ethnotextes a été ainsi très populaire. Elle n'a pas été toujours bien accueillie dans les milieux de l'ethnologie patentée, qui y voyaient une forme de "concurrence illégale", et quelque chose de pas très établi conceptuellement, ce qui n'est pas totalement faux. Mais cela répondait fortement à une demande culturelle et sociale, et cette recherche s'est exportée en Espagne, en Italie, au Brésil, pour les raisons déjà énoncées.

Et puis petit à petit, quand même, on s'est rendu compte qu'au niveau de la recherche aixoise, il y avait de grands intérêts de restructuration. C'était une nécessité, à la fois face aux institutions nationales, l'université et le CNRS, à la configuration locale, et face à nos propres intérêts scientifiques, de s'unir encore plus largement.

C'est comme cela que l'on est allé vers Telemme puis la MMSH. Peu à peu, pour ce qui nous intéresse ici, tout ce qui avait été *représentations, mentalités, ethnotextes*, voire *images*, du moins en partie, avec Bernard Cousin, s'est recomposé dans "la production du récit collectif". Je ne veux annexer personne – je n'oublie pas par exemple le Pôle Images pour lequel tu as beaucoup œuvré !, mais on peut le dire, en gros, d'un point de vue conceptuel.

Maryline Crivello - J'ai le souvenir d'avoir beaucoup appris sur le sens et les pratiques de la recherche à partir de 1993-1994, au moment où je terminais ma thèse. Tu m'avais proposé de participer à un groupe de travail sur *la production du récit collectif* alors que l'UMR venait d'être fondée. Ta démarche était celle d'un anthropologue, éloignée en partie de ma formation d'historienne, mais je percevais toute la fécondité de ces échanges entre disciplines. Comme tant d'autres, plus jeune, j'avais voyagé à la lecture de *Tristes tropiques*, à nouveau, un horizon s'ouvrait. J'avais le sentiment de tout recommencer, de réapprendre à questionner les objets, je me sentais déstabilisée. On s'est réuni dans une petite salle, on devait être cinq ou six, et tu nous a dit : « On va faire un séminaire sur la production du récit collectif. » Je ne savais pas vraiment ce qu'était un séminaire de recherche mais je comprenais que je pouvais apprendre à penser autrement. Tu te souviens de ces premiers moments-là ?

Jean-Noël Pelen - Oui, on n'était pas nombreux. C'était "chaud", conceptuellement "chaud" ! Pour moi, le séminaire sur *la production du récit collectif* a été une belle et forte aventure. Dans mon parcours personnel, si je le décris vu de mon côté – là tu viens de l'écrire vu du tien –, je l'ai perçu comme l'espace le plus fort où s'est construit un véritable échange pluridisciplinaire autour d'un objet commun : le récit collectif. Ce séminaire a duré plusieurs années – on pourrait dire de longues années – et a eu des dizaines de séances, avec un démarrage intimiste où l'on était quatre, cinq, six, jusqu'à des séances dans la salle Georges Duby, nombreuses, où l'on a été jusqu'à trente, quarante, cinquante. Les intervenants sont venus de beaucoup d'endroits : il y avait des linguistes, qui n'étaient plus seulement dialectologues – je pense à Jacques Guilhaumou –, et puis beaucoup d'historiens, aussi, qui venaient de façon régulière avec une oreille curieuse et étonnée, mais qui participaient aussi beaucoup, comme toi, Régis Bertrand, Isabelle Luciani, et puis des ethnologues, comme moi et d'autres, ainsi que des étudiants en histoire et en ethnologie. Ça a été un lieu d'échanges durable, je crois inventif, profond. Il n'y avait pas d'*a priori*, ce qui était très agréable. C'est un de mes grands regrets, vraiment, de ne pas avoir capitalisé ce séminaire. Je regrette beaucoup qu'il n'y ait pas eu, *in fine*, d'ouvrage qui s'appelle *La production du récit collectif*. Il y a un article, avec ce titre précis, qui rapporte, en 1999, le travail du séminaire et qui a été relativement cité, car cela répondait à un questionnement (*Le Monde alpin et rhodanien*). Heureusement, la

plupart des séances ont été enregistrées, à l'initiative de Véronique Ginouvès, et sont écoutables à la Phonothèque de la MMSH.

Maryline Crivello - Il y a eu une large production scientifique liée à ce séminaire ou tout au moins en prise directe avec cette question du récit collectif. Plusieurs ouvrages, aussi.

Jean-Noël Pelen - Oui, c'est vrai. La récolte n'est quand même pas négligeable ! Il y a des publications de séminaires, comme *Légendes et récit de l'histoire*, en 1999, dans *Provence historique*, ou *Récit et toponymie*, en 2002, dans *Rives nord-méditerranéennes*, et encore *La quête des Ancêtres*, paru en 2009 à Grenoble, au Musée Dauphinois et issu de nos journées d'études aixoises d'avril 2005. Et puis il y a eu deux colloques, je crois marquants : *Le temps bricolé. Les représentations du progrès (XIX^e-XX^e siècles)*, publié en 2001 par *Le Monde alpin et rhodanien* (en collaboration avec Anne-Marie GRANET-ABISSET), qui est une profonde réflexion sur les représentations de l'histoire, et notamment sur le progrès, ainsi que *Individu, récit, histoire*, paru aux PUP en 2008, que nous avons édité tous les deux, et qui est la capitalisation théorique la plus forte sur le récit collectif et ses articulations.

Ce qui est marquant dans tout cela, c'est la véritable rencontre interdisciplinaire, et l'effort de conceptualisation, l'effort théorique qui est net. D'ailleurs, cette problématique du récit s'est étendue car même des colloques qui ne l'avaient pas inscrite vraiment de façon centrale en ont été marqués, ainsi de *Récits d'Occitanie*, et *Les narrations de la mort*, tous deux parus aux PUP en 2005. Les titres en sont probants.

Maryline Crivello - Oui, le colloque *Individu, récit, histoire* a été un grand moment. Nous avons beaucoup travaillé ensemble entre 2004 et 2008, c'était une réflexion sur "l'expérience du passé". Aujourd'hui, certaines des thématiques de Telemme s'inscrivent toujours dans cette filiation, *Écritures de soi* un groupe animé par Isabelle Luciani, un groupe très attractif, ou *Figures du temps, projections de l'avenir*. Cette question du récit a été particulièrement fertile, elle a véritablement irrigué la recherche collective à Telemme et cette approche de la narration a accompagné l'évolution de mon rapport à la connaissance historique.

Jean-Noël Pelen - Je pense que le terme *ethnotexte* s'est heureusement reforcé dans *récit collectif*. Parce que, tel qu'il a été conçu, il était à mon avis trop marqué par son contexte de création. Il était la réponse à la question qu'il posait. Il s'auto-problématisait. Tandis que le récit collectif produit des objets extérieurs à sa conceptualisation. Aussi, peut-on avancer et approfondir. C'est un raccourci :

la notion de récit collectif a une valeur heuristique bien plus grande que celle d'ethnotexte.

Maryline Crivello - Et en termes de transmission, est-ce que tu as l'impression que certains ou certaines se sont nourris de cette réflexion ? Peux-tu citer quelques travaux qui te paraissent majeurs dans la génération nouvelle ? Je pense en particulier à Karine Basset.

Jean-Noël Pelen - Si je peux élargir ta question, j'aimerais parler des échanges que j'ai connus dans mon parcours. Il y a, me semble-t-il, trois ou quatre époques. D'abord, celle des collectages des œuvres orales, avec, à l'Université de Provence et au CREHOP, des gens comme Guy Matthieu, Sylvette Béraud-Williams, Nicole Coulomb, Claudette Castell, entre autres, qui ont produit sur le Sud-Est de la France une documentation des œuvres orales traditionnelles qui reste irremplaçable en même temps que trop peu connue, toujours d'ailleurs dans cette optique de patrimonialisation de l'oralité. On ne peut pas interroger la notion de culture populaire, dans cette région, en en faisant l'impasse.

Puis il y a un élargissement disciplinaire des échanges, lorsque je te rencontre, ainsi que Isabelle Luciani, ou Jean-Luc Bonniol, anthropologue. Je pense, par exemple, que tes recherches sur les spectacles historiques ont reçu mes interrogations, et mes interrogations ont reçu tes recherches ! D'ailleurs, Jean-Luc et toi m'avez demandé d'écrire un "Épilogue" à l'ouvrage que vous avez codirigé, aux PUP en 2004, sur *Façonner le passé*. Et puis, il y a ce travail long et important que j'ai partagé avec Béatrice Mésini, sociologue à Telemme, sur sept ou huit ans, et auquel Jacques Guilhaumou s'est ensuite associé : *La résistance à l'exclusion. Récits de soi et du monde* (PUP, 2004). Un travail important parce que, dans une approche anthropologique des narrations, il est montré, je crois, la dimension potentiellement émancipatrice du récit – ici le récit de vie –, observée dans des conditions de domination ou tout au moins de contingence sociale très forte. L'observation du récit comme acte – ayant une forte capacité de performatrice, selon une hypothèse qui était proposée dès le début des recherches sur le récit – atteint des horizons que l'on peut dire philosophiques et politiques.

J'ai conduit après cela des recherches plus solitaires sur la mystique de la nature que j'avais croisée dans le travail précédent et, en tant qu'ethnographe, j'ai choisi de vivre un peu "sauvagement", on peut dire "dans les bois" pour aller vite, cela pour comprendre, en l'expérimentant, certaines dimensions de cette mystique. On dit que l'ethnographie est observation mais je pense qu'elle doit être aussi parfois expérimentation. Ce serait à débattre. Pour rendre compte de cela, j'ai écrit un court journal de terrain que j'ai autoédité, parce que l'autoédition était plus conforme au point de vue adopté dans cette écriture (*Le tipi est un oiseau blanc. Journal d'un*

sauvage, chez l'Auteur, 2007). La mystique est, quelque part, une tentative d'abolition du récit, dans le sens où elle quête une cohésion au Tout dans laquelle il n'y a ni antécédent, ni devenir, ni ailleurs. Tout est encore là ou déjà là et plus rien n'arrive. C'est vite dit. Toutefois et pour ma part, cela a été l'occasion d'une profonde réflexion sur la place de l'écriture dans la cohésion de soi à soi au travers de la conformité de l'écriture, justement, au Sujet écrivant et à ses actes. Cette conformité, pour répondre brièvement à une question que m'a posée par mail Isabelle, est gage ou chemin de liberté ou d'émancipation. Il faudrait développer et nuancer.

Et puis, pour revenir aux échanges et à ta question sur la transmission, il y a ceux, et ici plutôt celles, qui héritent partiellement de nous et, tout à fait logiquement et heureusement, ainsi que le faisait remarquer le médiéviste Joseph Bédier, font fructifier l'héritage en nous dépassant, en quelque sorte. Karine Basset, historienne ayant une forte sensibilité anthropologique, a été très présente au séminaire sur le récit collectif dont elle a certainement reçu et auquel elle a beaucoup apporté. Sa thèse, éditée en 2006, *Le légendaire sarraasin en France (configuration et histoire d'un contre-récit national, XIX^e-XX^e siècles)* (Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie), est une thèse majeure d'anthropologie historique des narrations. Elle porte sur un Grand Récit central, quoique multiforme, à la constitution et contestation du fait national. Par la variété des points de vue de l'observation, la diversité des supports de récits qu'elle analyse, les changements radicaux d'échelle qu'elle opère, Karine a su illustrer parfaitement la notion de récit collectif dans ce qu'elle avait d'heuristiquement profond, et à mes yeux décisif. C'est exemplaire.

Sur un tout autre objet, il y a en 2011 la thèse de Caroline Darroux, *La vieille femme salie. Récit d'une résistance à la modernité. XX^e-XXI^e siècles*, qui est aussi remarquable. Ici encore, la prise en considération de récits aux échelles de pertinence diverses, de l'individu au national et au grand chamboulement du progrès, Caroline sait éclairer, par une ethnographie minutieuse, inventive et courageuse, des menus faits – de l'ordre des bribes conversationnelles – porteurs d'un sens historique profond. Elle fait d'objets qu'on pourrait presque dire inexistants des témoins majeurs. C'est une grande qualité. Ces deux thèses se complètent d'ailleurs dans leur éclairage de l'avènement du "progrès", pour dire vite, et en relation avec ce qui a été dit auparavant.

S'il y a une forme de continuité dans tout cela, il est certain que ces derniers travaux dépassent amplement, par leurs problématique et conceptualisation, les travaux initiaux. Il y a donc, du moins à Aix, une véritable évolution dans ce cheminement de l'anthropologie, fortement historique, des narrations. On pourrait dire que c'est rassurant. Et les travaux initiaux, cohérents avec leur temps, ne sont pas non plus dépassés. Il y a donc une capitalisation continue du savoir.

Maryline Crivello - Le sigle de Telemme fait référence à l'abbaye de Thélème de Rabelais, j'aime bien cette idée ! *Temps, Espaces, Langages* : ta recherche a toujours été

associée à ce dernier terme. Telemme, c'est aussi l'affirmation d'une aire culturelle : l'*Europe méridionale et la Méditerranée*. Quelle pertinence donnes-tu à cet espace ? Comment imagines-tu aujourd'hui l'évolution de la recherche dans ce laboratoire ? Finalement, quel regard portes-tu sur les recherches collectives actuelles, sur les héritages et les nouvelles orientations dans la durée ?

Jean-Noël Pelen - Je vais dire trois mots. *Temps, Espaces, Langages* résonne un peu avec ce qu'on a dit auparavant sur les ethnotextes, l'histoire orale et les parlers régionaux. C'est un héritage et en même temps un déplacement, même si Telemme hérite beaucoup plus que du seul CREHOP. Il y a bien sûr l'histoire avec *Temps*. À l'époque il y avait encore la dialectologie, qui est fondatrice de Telemme même si elle s'est depuis effacée par la force des choses, et c'est *langages*. Et puis il y a l'entrée des géographes, avec *espaces*. Ce sont les trois disciplines fondatrices bien marquées. Les ethnologues, qui étaient invités aux premières réunions, ont préféré créer leur propre centre, l'IDEMEC. J'ai été le seul ethnologue de Telemme, étant évalué par la section 38. Cela m'a donné une place très agréable dans Telemme, durant toute ma carrière. J'avais la valeur attribuée à la minorité, à la marge, ou à la différence...

Maryline Crivello - Le sauvage !

Jean-Noël Pelen - C'est vrai : j'étais très bien accueilli, j'étais très libre, et j'étais reconnu en même temps. Ça correspondait à mon caractère et ma personnalité, ce n'est sûrement pas un hasard. Puis j'ai toujours eu une grande sympathie pour la discipline historique, ainsi que pour les représentations de l'histoire, comme on l'a vu. Il ne faut pas oublier que mon HDR, en 1992, avait ce titre étrange que tu as rappelé : *La Parole et l'Histoire* ! Je me situais à une confluence... D'où une certaine pertinence, probablement, à ma présence. On m'a fait ma place, et c'était pour moi aussi assez vivifiant d'être dans cette configuration.

J'ai participé à l'élaboration de plusieurs quadriennaux, j'ai été assez longtemps responsable de petits groupes, puis coresponsable de programmes. J'ai eu le sentiment qu'il y avait une sorte d'évolution dans Telemme sur sa longue durée – sur vingt ans, et même plus longtemps si l'on considère que Telemme a d'évidentes racines antérieures, donc sur vingt-cinq ou trente ans –, donc j'ai eu ce sentiment que l'héritage de la dialectologie, de l'histoire orale, de l'image avec Bernard Cousin, des ethnotextes, tout cela avait perduré dans le *récit*, entre autre. Dans d'autres programmes ou points de vue aussi, que je ne peux pas vraiment développer. Les objets ponctuels d'étude n'ont pas été perdus, ils ont évolué certes et cela est juste, et les approches par ailleurs se sont raffermies plutôt qu'étiolées, se sont clarifiées conceptuellement. Il me semble - je crois que ça court tout au long de ce que j'ai raconté et tu l'as évoqué toi aussi -, que l'on est devenu plus scientifiques. On ne

peut que s'en réjouir !

Europe méridionale-Méditerranée, cette aire revendiquée par Telemme, c'est aussi tout un concept, une problématique des héritages et des évolutions, des inscriptions diverses de la recherche. Il y a plusieurs niveaux de motivations, de pertinence. Probablement une justification d'existence à se donner ainsi une aire vaste. Puis cette aire, dans ses deux dimensions d'Europe du Sud et de Méditerranée, correspond à des réalités factuelles qui configurent des objets spécifiques, ainsi que tu l'évoques par exemple dans la formulation de ta question, ne serait-ce qu'en parlant des migrations. Elle correspondait aussi à la réalité des réseaux de recherche, de circulation de l'information, à la réalité humaine, la sociabilité de la recherche. Ce sont des gens qui se rencontrent pour travailler ensemble. Et puis je crois, et ce n'est pas la moindre des choses, que cela a correspondu aussi à quelque chose comme un imaginaire, un désir, un rêve. C'est un imaginaire fédérateur, une forme de culture de labo, qui s'étend en grande partie – il faudrait en affiner les contours – à la MMSH. On a vu la sensibilité du CREHOP à la culture des territoires, s'étendant notamment vers le Sud. Mais il y a aussi, dans Telemme, le Centre *méridional d'histoire des mentalités*, avec l'héritage aussi, par exemple, de *Provence historique*. Il y a, auparavant, le Centre Méditerranéen du grand Georges Duby, et puis encore, bien entendu, *La Méditerranée* de Braudel, qui rôde comme père fondateur, et dont il faut se rappeler qu'il l'a aussi amplement rêvée, lui, cette Méditerranée. Elle l'habitait. Cela est très important. Il y a aussi la Méditerranée de Robert Ilbert !... Je suis profondément persuadé que cette dimension discursive que, dans un vocabulaire qui m'est un peu personnel, je qualifierais à nouveau volontiers de mystique – dans le sens où elle présente le lieu d'inscription comme une sorte de totalité référentielle –, n'enlève rien à une scientificité qu'elle motive en partie. La double articulation territoriale de Telemme résonne encore avec ce numéro phare des *Cahiers du Sud*, en 1942 : « le Génie d'Oc et l'Homme méditerranéen »... Une étude des ascendances narratives de Telemme et la MMSH le montrerait... C'est qu'aucune science ne se joue en dehors des représentations. On retrouve le récit ! Cela est à prendre en considération, à conscientiser pour ne pas y être soumis en quelque sorte, mais c'est aussi inévitable, fondateur, et probablement légitime.

Maryline Crivello - Merci Jean-Noël.